

Le développement de l'esprit critique au 18^{ème} siècle

Mamadou Ould DAHMED

Faculté des Lettres et Sciences Humaines

Université de Nouakchott

Introduction

L'esprit critique désigne, pour nous, la pensée, la réflexion investissant de son examen, de son jugement objectif et raisonné tous les domaines de la connaissance et de la vie. Il est l'expression de la raison mise au service du questionnement des données de l'expérience humaine. Questionnement qui est resté la caractéristique du 18^{ème} siècle français. Cet esprit est philosophique dans son souci d'aller à la vérité, dans sa démarche et ses conclusions. Il est profondément critique dans son esprit de contradiction et sa volonté de passer au crible de la raison un certain nombre de supposés savoirs. C'est cette prépondérance accordée à la réflexion philosophique s'appuyant sur la raison qui a justifié les appellations appliquées à ce siècle, tantôt caractérisé de siècle philosophique, tantôt de siècle des Lumières. En effet, les penseurs qui dominent ce siècle, se fondant sur la raison humaine, dépouillée des préjugés de la tradition et de la métaphysique, vont faire d'elle la lumière qui éclaire les ténèbres des croyances primitives. Ils vont tirer d'elle les arguments pour battre en brèche tous les systèmes a priori. L'importance dévolue à la raison est évoquée par le personnage principal des *Lettres Persanes*¹ de

¹ Montesquieu, *Les Lettres Persanes*, 1721

Montesquieu, UZBEK qui explique à son compatriote l'originalité de l'entreprise des philosophes qui a changé le monde à ses yeux :

« Il y a ici – en France – des philosophes qui, à la vérité, n'ont point atteint jusqu'au fait de la sagesse orientale. Ils n'ont point été ravis jusqu'au trône lumineux ; ils n'ont point entendu les paroles ineffables dont les concerts des anges retentissent, ni senti les formidables accès d'une fureur divine, mais laissés à eux-mêmes, privés des saintes merveilles, ils suivent dans le silence les traces de la raison humaine. Tu ne saurais jusqu'où ce guide les a conduits. Ils ont débrouillé le chaos et expliqué, par une mécanique simple, l'ordre de l'architecture divine »¹.

Le siècle qui commence avec les revers de la monarchie absolue et se clôt par la révolution de 1789 est vécu sous le signe de cette fermentation intellectuelle sans précédent, menée par des écrivains-philosophes, devenus doctrinaires, idéologues, réformateurs et qui vont poser les bases des profonds changements de la société française et donner une orientation nouvelle à la pensée humaine. C'est au 18^{ème} siècle que se fait cette rencontre à la fois heureuse et conflictuelle entre la philosophie et la littérature, entre la recherche de la vérité et l'élan vers la beauté, entre l'exigence de sincérité et les penchants vers le mensonge créatif...

Pour l'édification de ce grand courant de l'esprit d'examen et de la pensée, un long chemin a été parcouru. Ses premiers fondements remontent à la sagesse philosophique gréco-latine, se prolongeant à travers l'humanisme du 16^{ème} siècle et sa réforme en passant par le libertinage du 17^{ème} siècle. Mais il a fallu attendre cette jonction de l'esprit expérimental et de l'esprit philosophique pour que ce qui n'était que tentative timorée se transforme en une attitude audacieuse

¹ Montesquieu, Les Lettres Persanes, cité in Lagarde et Michard, XVIII^{ème} siècle, p.86

soumettant à un libre examen : la croyance religieuse, fondement de l'autorité politique, substituant aux controverses métaphysiques l'analyse objective des faits et affirmant l'idée d'un bonheur possible et plus que tout cela, prônant un idéal de liberté qui reste, comme y insiste Diderot, la caractéristique de ce siècle: « Chaque siècle a son esprit qui le caractérise; l'esprit du nôtre semble être celui de la liberté ».

Quelles sont les causes du développement de cet esprit critique au 18^{ème} siècle? Comment s'était-il manifesté et quels sont les genres littéraires qu'il a empruntés? Quel a été l'objet de sa critique? Quelle place Jean Jacques Rousseau occupe-t-il dans ce siècle et quels ont été ses rapports avec ce qu'il est convenu d'appeler le parti des philosophes? La présente étude tente d'apporter un certain nombre de réponses à ces questions au travers d'une lecture des textes des auteurs les plus représentatifs du 18^{ème} siècle.

I. LES CAUSES DU DEVELOPPEMENT DE L'ESPRIT CRITIQUE

Les sources lointaines de l'esprit d'examen et d'analyse remontent à la philosophie grecque prônant le questionnement¹ et la recherche de la vérité, et, la professant à travers le précepte socratique : « connais-toi toi-même ». L'humanisme du 16^{ème} siècle en renouant avec cette culture antique avait développé une conception de l'homme prompt à rompre avec les pesanteurs qui l'assaillent, faisant de la liberté son crédo à travers un autre précepte non moins célèbre : « fais ce que voudra » de François Rabelais. Mais le 18^{ème} siècle va concentrer d'autres raisons pour donner naissance à cette volonté générale de passer au crible de la réflexion philosophique les traditions surannées, les préjugés aliénants et les connaissances approximatives. Cet esprit

¹Hersh, Jeanne, *L'Etonnement philosophique*, Paris, Gallimard, 1993

nouveau résulte de la conjugaison de plusieurs facteurs. Certains sont externes à la France, tels que l'influence des modèles politiques, idéologiques ou même esthétiques anglais, l'influence des voyages et des traductions. Mais, c'est surtout à l'intérieur que s'est immiscé de plus en plus le soupçon et la critique des tares de l'ancien régime dont les vices et injustices font sentir la nécessité d'un changement. L'édifice politique sous la forme de la monarchie absolue de droit divin et donc son assise religieuse sont devenues l'objet d'une méfiance, d'autant plus qu'un pouvoir tout nouveau voit le jour « c'est celui de l'intelligence cultivée dans les salons, les cafés et qui nourrit de plus en plus un esprit qui répudie plus ou moins solennellement les traditions politiques et religieuses »¹.

1.1. L'Angleterre, un modèle privilégié

L'Angleterre est restée pendant longtemps un refuge pour les protestants (surtout après la révocation de l'Édit de Nantes en 1685). Elle est devenue la terre d'adoption de l'intelligence émancipée. Les écrivains n'ont cessé de faire l'éloge de ce foyer de civilisation libérale : Montesquieu dans *l'Esprit des Lois*, Voltaire dans *Les Lettres philosophiques ou Lettres anglaises*, louent cette « terre de liberté et de tolérance ». Les raisons de cette admiration sont les suivantes :

- Religieusement, l'Angleterre en tolérant la liberté des cultes religieux, encourage et défend la liberté de pensée et n'est pas loin de prôner une religion naturelle et raisonnable qui répond aux aspirations des philosophes ;
- Politiquement, la révolution politique de 1688 garantit déjà les libertés individuelles (Bill des droits qui garantit le droit à la

¹ Lagarde, André et Michard, Laurent, *18^{ème} siècle*, Paris, Bordas, p.10

propriété, stipule l'égalité entre les hommes au nom du droit naturel).

- Dans les domaines philosophiques et scientifiques, les précurseurs anglais deviennent des références en particulier John Lock. A l'imagination créatrice, les écrivains anglais, (SWIFT, *Les voyages de Gulliver*) offrent des modèles à imiter et des sources pour la méditation qui seront suivis par Voltaire (*Candide*, *L'Ingénu*, *Micromégas*)

La Russie reste plus perméable au message philosophique. On sait les rapports entre la reine Catherine et Diderot, mais l'admiration de Voltaire est éclairante à ce propos ; il écrit : « En quel temps sommes-nous, c'est la France qui persécute la philosophie et ce sont les Scythes qui la protègent... J'admire Catherine, je l'aime à la folie, les Scythes deviennent nos maîtres en tout ». Lewis Coser écrit à propos de cette admiration que « la position sociale des gens de lettres au 18^{ème} siècle nous aide à comprendre leur fascination pour un gouvernement éclairé. Isolés, persécutés, censurés en France, les penseurs étaient naturellement portés à chercher au dehors stimulation et aide »¹.

1.2. L'influence des voyages

Depuis le 16^{ème} siècle, les voyages et les traductions n'ont cessé, en découvrant d'autres mondes et modes de pensée, d'ébranler les certitudes européennes. Le 18^{ème} siècle eut lui aussi ses relations de voyage. Ces derniers égayent l'esprit et l'imagination des lecteurs en les promenant chez les orientaux (Perse, Turquie, Indes), chez « les sauvages » d'Amérique. On découvre ainsi la sagesse pacifique et les vertus chinoises ; le baron Lahontan popularise le « mythe du bon

¹ *Les Intellectuels, la pensée anticipatrice*, Textes réunis par Biegalski, Christian, U.G.E, 1978, p 117.

sauvage », libre, heureux, pacifique qui sera repris par Jean-Jacques Rousseau. Ainsi, les voyages accréditent l'idée du relativisme dont les philosophes vont tirer argument contre l'esprit dogmatique du christianisme, mais ce sont en général les mœurs, les goûts et croyances européens qui seront ainsi démystifiés. La notion de différence culturelle imprègne les esprits, et des données telles que le climat, le milieu, aident à mieux appréhender les particularités des peuples. Le Chevalier du Chardin écrit en 1686 : « Le climat de chaque peuple est toujours à ce que je crois, la cause principale des inclinations et des coutumes des hommes ».

1.3. L'influence de l'esprit cartésien

Descartes avait donné du mécanisme de la pensée et de l'organisation du monde une explication plus claire que celle des constructions métaphysiques. En proclamant la souveraineté de la raison comme instrument presque infaillible pour la découverte de la vérité et en posant les bases de la démarche scientifique, il offrait les armes efficaces aux philosophes pour ruiner le principe d'autorité en matière de connaissance. Ce rationalisme critique, mis au goût du jour depuis que les libertins du 17^{ème} l'ont adopté en y soumettant les dogmes et la morale, exerce une influence décisive sur les penseurs du 18^{ème} siècle qui ne se soucient plus du pourquoi des phénomènes mais du comment.

1.4. Les revers de la monarchie absolue

Les belles années de Louis XIV s'assombrissent vers la fin du règne et s'achèvent dans la ruine et l'anxiété. Les défaites militaires et la perte des colonies ternissent l'image de la monarchie. La révocation de l'*Edict de Nantes* conduit à la persécution des protestants. Sous Louis XV, le pouvoir tombe aux mains d'intrigants peu scrupuleux qui dilapident les biens de l'Etat. A la cour même, le mécontentement

commence à se manifester contre les financiers qui pressurent le peuple d'impôts. Dans l'ordre social, la noblesse se discrédite et achève de se dissiper dans le jeu et la spéculation. Ainsi le scepticisme religieux, la contestation politique, le mécontentement social ne sont que les signes avant-coureurs du mouvement philosophique qui sera bientôt porté au persiflage et à la dénonciation de ces travers.

II. LES MANIFESTATIONS DE L'ESPRIT CRITIQUE

Nourris des enseignements tirés des voyages qui témoignent du relativisme en matière de religion et de morale, aigris par la mauvaise gestion du pays et les vices du régime, flattés par les modèles étrangers, confiants dans la raison, les penseurs du 18^{ème} siècle vont constituer en France, une sorte de parti, une « intelligentsia, avant la lettre, dont l'esprit et l'action seront vulgarisés à travers *l'Encyclopédie* (1747-1772), genre de « manifeste en plusieurs volumes » et dans des œuvres individuelles qui prennent la forme de genres nouveaux pour une pensée innovante.

2.1. Le parti des philosophes

Le parti rassemble les écrivains philosophes les plus influents de l'époque, unis autour de *l'Encyclopédie* ; ils partagent, à quelques exceptions près, les mêmes idéaux de liberté, de foi en l'homme et en sa raison, d'admiration pour les arts et le progrès, source du bonheur de l'homme : Diderot, Voltaire, Du Marsais, Montesquieu, D'Alembert vont vulgariser l'esprit des Lumières. S'ils pensent la mission du philosophe autrement, c'est parce qu'ils lui assignent des fonctions nouvelles de par le rôle qu'il doit assumer dans la cité. L'article de *l'Encyclopédie* intitulé : *philosophe*, signé de Du Marsais et revu par Diderot, définit le philosophe comme un homme de raison et « un humaniste plein de vertu ». Considéré traditionnellement comme un homme qui s'applique à l'étude de la science et la

recherche de la vérité dans la solitude et la retraite, il est maintenant perçu comme celui qui agit directement pour transformer la société. Son premier principe est de n'admettre que ce qui ne répugne pas à la raison: « La raison est à l'égard du philosophe ce que la grâce est à l'égard du chrétien. La grâce détermine le chrétien à agir ; la raison détermine le philosophe »¹. La raison éclaire donc l'homme et l'oriente dans sa vie personnelle, sociale et spirituelle. Elle est la lumière qui éclaire les ténèbres de l'obscurantisme et du fanatisme. La lumière généralement attachée à la grâce divine est systématiquement appliquée à l'activité intellectuelle et devient à peu près synonyme de l'expression « les sciences et les arts ». Même Jean Jacques Rousseau, l'enfant terrible des encyclopédistes et leur contradicteur, ne peut s'empêcher dans l'ouvrage qui posera les bases de son système global : *Le discours sur les sciences et les arts* (1750), de faire l'éloge de la raison. Il écrit: « C'est un grand et beau spectacle que de voir l'homme sortir en quelque manière du néant par ses propres efforts, dissiper, par les lumières de la raison les ténèbres dans lesquelles la nature l'avait enveloppé ; s'élever au-dessus de soi-même , s'élancer par l'esprit jusque dans les régions célestes(...) et ce qui est grand et difficile, rentrer en soi pour y étudier l'homme et connaître sa nature, ses devoirs et sa fin »². Ce nouveau philosophe se veut utile à la société et contrairement à Rousseau qui défendra l'insociabilité de l'homme, les autres la soutiendront car, « elle est un sentiment naturel, fortifié par l'habitude et cultivé par la raison : la nature a fait de lui un être sensible et lui inspira l'amour du plaisir et la haine de la crainte et de la douleur »³. Etre utile à ses entours passe donc par l'action ; les philosophes inaugurent les premières formes de l'engagement de l'homme de culture et de pensée que portera à son apogée Jean Paul Sartre, le « Voltaire du 20^{ème} siècle ». Dumarsais écrit encore:

¹ A. Lagarde et L.Michard, op.cit ; p.238

² Jean Jacques Rousseau, *Le Discours sur les sciences et les arts*, 1750

³ A. Lagarde et L.Michard, 18^{ème} siècle, op.cit, p.239

« L'homme est né pour l'action (...). Nous avons tant d'obligation à l'auteur de la nature, qu'il a attaché l'ennui à l'inaction, afin de nous forcer à être utile au prochain et à nous-mêmes ».

L'action des philosophes est critiquée de l'intérieur (dans son idéologie par Rousseau) et de l'extérieur par la coalition de l'Eglise et du Trône. Les dévots sont les principaux détracteurs du parti des philosophes. Ils influencent l'organe de la censure en s'appuyant sur un édit de 1757 qui condamne à mort l'auteur ou l'imprimeur de tout ouvrage jugé scandaleux (*De l'Esprit* d'Helvétius (1758); *L'Emile* de Rousseau (1762), détention et interdiction des volumes de *l'Encyclopédie*). Les ennemis des philosophes mobilisent la presse (*Le Journal des Trévoux*) et trouvent en Fréron le rédacteur de *l'Année littéraire*, un collaborateur toujours prêt à publier les plus durs pamphlets: *la Comédie des philosophes*. L'épigramme de Voltaire exprime la nocivité de Fréron «L'Autre jour dans un vallon/ Un serpent piqua Fréron/Que pensez-vous qu'il arriva/ Ce fut le serpent qui creva ». Les philosophes vont mettre au point plusieurs procédés pour déjouer la censure comme les publications à l'étranger, la vente sous le manteau, les parutions anonymes et les usages de pseudonyme, les déplacements d'intérêt et surtout l'adoption de formes littéraires capables de faire passer les messages les plus séditieux sous le couvert de la fiction, du comique ou en les transposant dans un ailleurs, c'est la stratégie de «la dissimulation».

2.2. Des genres nouveaux pour une pensée innovante

La rencontre entre la philosophie et la littérature, la transformation du philosophe en écrivain, c'est-à-dire en créateur de fiction, se fait à ce moment précis où le philosophe se donne une mission nouvelle, celle d'être l'éclaireur, le pourfendeur des abus, le délivreur de messages pour tirer les masses de l'obscurantisme vers les lumières de la raison et le salut de la liberté et du bonheur. Il n'est même plus philosophe, il

est un idéologue, un intellectuel (le terme ne date que du 20^{ème} siècle), au point que certains penseurs déclarent: « Les écrivains français du siècle des Lumières ne sont pas des philosophes, ce sont des intellectuels, pour la plupart membres d'une intelligentsia des temps modernes »¹.

Aussi les cadres classiques de la méditation philosophique (rigides et adressés à une élite) sont-ils, soit brisés, détournés, s'ils ne sont pas tout simplement remplacés par des genres appartenant à la tradition littéraire. A la dissertation philosophique, au commentaire, à l'essai et au dialogue antique (platonicien ou socratique qui subsiste encore chez Rousseau et Diderot), les penseurs des lumières vont leur substituer opportunément: le conte philosophique réaliste ou merveilleux, véhiculant sous une forme badine ou sérieuse des critiques sociales, politiques ou religieuses des plus osées. Les philosophes innovent par des récits à cheval entre le dialogue et le roman (*Le Neveu de Rameau*, *Jacques le fataliste* de Diderot, *Rousseau juge de Jean-Jacques*, de Rousseau, 1772), le roman épistolaire qu'il soit sentimental avec *Julie ou la Nouvelle Héloïse* de Rousseau et surtout *Les Lettres Persanes* de Montesquieu où la veine réaliste du pionnier de la science politique cède le pas à une trouvaille esthétique originale dont l'objectif est de détourner la censure en permettant, sous le couvert de la fiction, à deux persans de tourner en dérision les institutions européennes, les travers de la société, tout en dépayasant le lecteur par l'évocation d'un ailleurs persan qui lui offre une autre civilisation pour que s'affirme ce relativisme cher aux penseurs du siècle. Voltaire dont les qualités d'écrivain et de poète pâtiennent de l'aura du philosophe (auteur de genres philosophiques classiques: *Le Dictionnaire philosophique*, *Le Traité sur la Tolérance*) se révèle surtout le grand intellectuel du siècle par des genres dont l'effet sur le public est immédiat: pamphlets, épigrammes

¹ *Les Intellectuels*, op.cit, p.48.

et surtout contes merveilleux, réalistes, faisant penser, par *Zadig*, *L'Ingénu*, *Micromégas*, à la veine fantaisiste de François Rabelais. L'inégalable conte philosophique, *Candide*, unit les révélations métaphysiques à la réflexion philosophique, remettant en question la providence, les préjugés de la pensée optimiste de Leibnitz et prônant une morale du travail loin des veines spéculations métaphysiques. Il n'y aura pas jusqu'au genre le plus rebelle à la méditation philosophique : la poésie qui n'aura servi de tremplin aux projets des lumières. En effet, la poésie de Voltaire s'offre opportunément à la réflexion, lorsque le philosophe-poète y fait l'éloge du bonheur né de la civilisation de l'essor économique dans le poème : *Le Mondain*, alors qu'un autre poème sur *le Désastre de Lisbonne* sert de méditation sur la responsabilité humaine et la providence. Certes le sujet sérieux qu'est la politique impose des cadres plus rigides, on ne s'étonnera pas de voir Montesquieu y consacrer des essais dignes : *L'Esprit des lois* et Rousseau, *Le Contrat social*. L'Intellectuel-philosophe engagé a ainsi besoin de formes d'expression plus légères, moins sérieuses, capables de toucher un large public ; la littérature lui offre ses cadres ; comme il choisira au 19^{ème} et au 20^{ème} l'éditorial, l'article du journal. On pense à Sartre et Albert Camus, des philosophes qui ont fortement inspiré de nouvelles formes d'écritures littéraires au 20^{ème} siècle (*La Nausée*, *L'Etranger*).

2.3. La critique de la tradition et des croyances

Le scepticisme est la caractéristique fondamentale du penseur du 18^{ème} ; la foi et ses dogmes seront ses premières cibles. Dans leur réquisitoire les philosophes ne visent pas à supprimer toute religiosité ; cette dernière est un besoin humain sensé combler les besoins du savoir. Mais ils s'attachent plutôt à démystifier les préjugés entretenus par la théologie et les erreurs et absurdités véhiculées par la tradition. De là s'amorce une autre diatribe contre les cabales et polémiques

métaphysiques qui favorisent le fanatisme et l'intolérance en trahissant ainsi les enseignements authentiques des religions. Au terme de leurs critiques ils vont prôner une séparation de la religion et du trône et opteront pour une morale indépendante de la religion.

Le réquisitoire contre les religions portées sur la superstition qui fait la trame des fausses croyances et les mystères. Pour eux le surnaturel comme les mythes païens ne sont pas dignes d'une mentalité évoluée et ne se maintiennent pas devant la raison que, par paresse, nous nous gardons d'invoquer et d'écouter, « car lorsque la foi parle, on sait assez que la raison ne doit pas dire un seul mot », écrit Voltaire dans *Le Dictionnaire philosophique*. La critique de la tradition et de l'autorité conduit naturellement à la condamnation des systèmes métaphysiques. Les querelles métaphysiques sur l'inconnaissable sont vaines et favorisent les errements intellectuels, les échafaudages passionnels et l'extrémisme. Voltaire fustige dans *Candide*, *Micromegas* et *Zadig* les polémiques métaphysiques dues à la volonté de puissance de certains doctes plus préoccupés d'asseoir leur privilège et leur autorité que d'éclairer les croyants. Partout, Voltaire a soin de marquer son scepticisme face à ses vaines spéculations. La métaphysique représente à ses yeux un double danger: elle détourne les esprits des vrais problèmes mais son danger le plus pernicieux est qu'elle cultive le fanatisme qui figure en bonne place sur le tableau de chasse de Voltaire. Le fanatisme est le levain de toutes les intolérances et de toutes les horreurs commises au nom des religions. A ce propos Voltaire écrit: « Le fanatisme est à la superstition ce que le transport est à la fièvre, ce que la rage est à la colère »; le fanatisme conduit à l'aveuglement, au dérèglement des sens, à la folie, au meurtre: « il n'y a d'autres remèdes à cette maladie épidémique que l'esprit philosophique, qui, répandu de proche en proche, adoucit enfin les mœurs des hommes, et qui prévient les accès du mal, car dès que ce

et surtout contes merveilleux, réalistes, faisant penser, par *Zadig*, *L'Ingénu*, *Micromégas*, à la veine fantaisiste de François Rabelais. L'inégalable conte philosophique, *Candide*, unit les révélations métaphysiques à la réflexion philosophique, remettant en question la providence, les préjugés de la pensée optimiste de Leibnitz et prônant une morale du travail loin des veines spéculations métaphysiques. Il n'y aura pas jusqu'au genre le plus rebelle à la méditation philosophique : la poésie qui n'aura servi de tremplin aux projets des lumières. En effet, la poésie de Voltaire s'offre opportunément à la réflexion, lorsque le philosophe-poète y fait l'éloge du bonheur né de la civilisation de l'essor économique dans le poème : *Le Mondain*, alors qu'un autre poème sur *le Désastre de Lisbonne* sert de méditation sur la responsabilité humaine et la providence. Certes le sujet sérieux qu'est la politique impose des cadres plus rigides, on ne s'étonnera pas de voir Montesquieu y consacrer des essais dignes : *L'Esprit des lois* et *Rousseau, Le Contrat social*. L'Intellectuel-philosophe engagé a ainsi besoin de formes d'expression plus légères, moins sérieuses, capables de toucher un large public ; la littérature lui offre ses cadres ; comme il choisira au 19^{ème} et au 20^{ème} l'éditorial, l'article du journal. On pense à Sartre et Albert Camus, des philosophes qui ont fortement inspiré de nouvelles formes d'écritures littéraires au 20^{ème} siècle (*La Nausée*, *L'Etranger*).

2.3. La critique de la tradition et des croyances

Le scepticisme est la caractéristique fondamentale du penseur du 18^{ème} ; la foi et ses dogmes seront ses premières cibles. Dans leur réquisitoire les philosophes ne visent pas à supprimer toute religiosité ; cette dernière est un besoin humain sensé combler les besoins du savoir. Mais ils s'attachent plutôt à démystifier les préjugés entretenus par la théologie et les erreurs et absurdités véhiculées par la tradition. De là s'amorce une autre diatribe contre les cabales et polémiques

métaphysiques qui favorisent le fanatisme et l'intolérance en trahissant ainsi les enseignements authentiques des religions. Au terme de leurs critiques ils vont prôner une séparation de la religion et du trône et opteront pour une morale indépendante de la religion.

Le réquisitoire contre les religions portées sur la superstition qui fait la trame des fausses croyances et les mystères. Pour eux le surnaturel comme les mythes païens ne sont pas dignes d'une mentalité évoluée et ne se maintiennent pas devant la raison que, par paresse, nous nous gardons d'invoquer et d'écouter, « car lorsque la foi parle, on sait assez que la raison ne doit pas dire un seul mot », écrit Voltaire dans *Le Dictionnaire philosophique*. La critique de la tradition et de l'autorité conduit naturellement à la condamnation des systèmes métaphysiques. Les querelles métaphysiques sur l'inconnaissable sont vaines et favorisent les errements intellectuels, les échafaudages passionnels et l'extrémisme. Voltaire fustige dans *Candide*, *Micromégas* et *Zadig* les polémiques métaphysiques dues à la volonté de puissance de certains doctes plus préoccupés d'asseoir leur privilège et leur autorité que d'éclairer les croyants. Partout, Voltaire a soin de marquer son scepticisme face à ses vaines spéculations. La métaphysique représente à ses yeux un double danger: elle détourne les esprits des vrais problèmes mais son danger le plus pernicieux est qu'elle cultive le fanatisme qui figure en bonne place sur le tableau de chasse de Voltaire. Le fanatisme est le levain de toutes les intolérances et de toutes les horreurs commises au nom des religions. A ce propos Voltaire écrit: « Le fanatisme est à la superstition ce que le transport est à la fièvre, ce que la rage est à la colère »; le fanatisme conduit à l'aveuglement, au dérèglement des sens, à la folie, au meurtre: « il n'y a d'autres remèdes à cette maladie épidémique que l'esprit philosophique, qui, répandu de proche en proche, adoucit enfin les mœurs des hommes, et qui prévient les accès du mal, car dès que ce

usurpation et son auteur est un despote, la seconde est légitime, car émanant du libre consentement des sujets.

Telle est plus ou moins l'idée que développe Rousseau dans *Le Contrat social* où défendant la liberté naturelle, il ne tolère son abdication qu'à la suite d'un contrat librement consenti par tous les membres de la société.

Ces conceptions du pouvoir positif inspirent une série de critiques, de revendications contenues dans les œuvres des écrivains du 18^{ème} qui, partant de cet idéal de liberté inhérent à la nature humaine, condamnent toutes les formes de son dévoiement. Ainsi, ils dénoncent les injustices sociales, pourfendent l'absolutisme royal et s'ils ne vont pas jusqu'à mettre en cause la royauté, ils militent en faveur d'une monarchie éclairée où le roi serait entouré d'un conseil de sages confirmant la parole de l'Empereur Antonin : « Que les peuples seront heureux quand les rois seront philosophes, ou quand les philosophes seront rois ». Les philosophes dénoncent les inégalités sociales, les privilèges injustifiés. Dans leurs pamphlets et ouvrages littéraires, ils revendiquent la liberté d'expression et de pensée, dénoncent les répressions. Voltaire et Montesquieu dénoncent l'esclavage, la traite négrière, l'intolérance religieuse. Leurs revendications en faveur de la liberté de la presse et leur condamnation de la censure encensent les cahiers de doléances du Tiers-état à la veille de la révolution. Leurs soucis au plan économique consistent à souhaiter un pouvoir capable de promouvoir une économie libérale dont l'essor est lié au développement de l'agriculture et du commerce, favorisés par une concurrence saine et des échanges rentables. Le progrès pour lequel ils militent passe par le développement de la propriété et des activités ouvrières où une place importante est accordée à la classe moyenne. Seul Rousseau reste réfractaire à ce projet économique et social, synonyme pour lui d'aliénation de l'homme et source d'inégalité.

Voltaire dans *Candide*, *Le Traité sur la tolérance* dénonce les travers de la société, condamne son hypocrisie, fustige la torture, l'inquisition, la question (au sens de torture), les châtiments inhumains infligés aux hérétiques, défend les libertés individuelles (Affaire de Calas).

2.5. La critique esthétique

L'importance accordée à la raison dans la recherche de la vérité rattache encore l'esprit philosophique aux théories classiques de l'art héritées d'Aristote. Diderot lui-même véhicule une définition de l'art empruntée au théoricien grec. Ainsi, l'art pour le Neveu de Rameau (titre éponyme du roman dialogué de Diderot) est « l'imitation de la nature selon le matériau utilisé ». Pourtant, le recul d'un genre comme la tragédie ou sa métamorphose avec Marivaux ou Beaumarchais, montre l'importance accordée à des genres mineurs, moins imitatifs et le primat dévolu de plus en plus à l'imagination et à la sensibilité. Diderot dévoile cette orientation nouvelle ; définissant le génie, il le rattache à « la force de l'imagination et à l'activité de l'âme ». L'art est de plus en plus perçu à travers des canons de beauté définie comme « l'harmonie de l'ensemble ; elle est conventionnelle et relative au goût ». Mais c'est avec J.J.Rousseau que s'amorce une véritable rupture avec le triomphe de la sensibilité et de l'imagination, le regain de la passion et des thèmes fondateurs du préromantisme.

III. Rousseau: la conscience critique de son siècle

Dans ce siècle féru de rationalisme et d'intelligence critique, vouant à la culture une passion d'autant plus grande qu'elle lui semble être la panacée à tous les problèmes, voyant dans les sciences et les arts un moyen « d'adoucir les mœurs » et une impulsion vers le progrès irrésistible, une voix s'élève, celle de Rousseau. Par sa vie singulière, son œuvre originale et son système philosophique aux antipodes avec

la pensée régnante, il va constituer la conscience critique de ce siècle des Lumières: sa mauvaise conscience même ! A cet effet, la parole célèbre de Goethe trouve toute sa portée: « Avec Voltaire, c'est un monde qui finit, avec Rousseau, c'est un monde qui commence ». Le monde finissant, c'est celui de la suprématie de la raison, de la logique implacable, de l'intellect; le monde commençant est celui du triomphe de l'imagination, cette « folle du logis » et de la sensibilité préromantique. Rousseau utilise pour la première fois le mot « romantique » dans la 5^{ème} rêverie du promeneur solitaire : « Les rives du lac de Bienné sont plus sauvages et plus romantiques que celles du lac de Genève »¹. Il expose les thèmes fondateurs de la poésie romantique: l'exaltation de la nature, la mélancolie, le vague des passions, le narcissisme, la rêverie.

Son parcours existentiel et l'élaboration de son système philosophique peuvent être appréhendés en trois étapes.

3.1. Le temps des compromissions

L'élaboration du système philosophique de Rousseau a connu un long et lent murissement. Ce retard dans la gestation est lié à sa personnalité et aux difficultés de s'imposer dans un monde qui ne tolère pas facilement les parvenus. Orphelin de sa mère, dès son jeune âge, abandonné aux mains inexpertes d'un père défaillant, cet autodidacte va porter très tôt les stigmates d'une existence difficile. L'image de la mère va survivre à travers des figures sublimées telles Madame de Warens, surnommée « maman » qui l'accueille, le convertit au christianisme ; Madame d'Houdetot, l'amante idéalisée et plus tard un substitut maternel rabaissé en la personne de la serveuse Thérèse Levasseur, l'épouse avec laquelle d'ailleurs la figure paternelle est répudiée à travers le refus d'assumer la paternité(

¹ J.J.Rousseau, *Les rêveries du promeneur solitaire*, Paris, Gallimard, 1972, p.93

abandon des enfants). Dans ces familles d'adoption, Rousseau goûte à la fois les douceurs de la protection mais aussi les premières expériences de l'injustice et de l'inégalité. C'est un être pauvre, solitaire, rêveur qui s'engage dans la vie avec l'espoir de réussir et de connaître la gloire avec cependant le secret sentiment qu'un mauvais sort ou une malédiction pèse sur lui. S'il lui arrive de se juger à l'aune de la bonté ou de la perversion, il penche pour l'équilibre : « Loin des grandes vertus et plus loin des grands vices »¹. En quête de gloire et d'insertion, il doit pourtant se contenter, et pendant longtemps de son métier de « copiste musical », avant de professer cet art auquel il consacrera plusieurs études. En consolatrice, la musique l'accompagnera toute sa vie, recréant pour lui ces extases quand les sons se confondent avec les cris des oiseaux et le bruit des vagues, berçant les rêveries de ce « promeneur solitaire » herborisant à travers champs.

Ce temps des compromissions correspond pour Rousseau à la période où il se lie d'amitié avec les principaux représentants du « parti des philosophes » : Diderot, son mentor (c'est en lui rendant visite en prison à Vincennes en 1750 qu'il a l'inspiration du « *Discours sur les sciences et les arts* ») ; Grimm, d'Holbach et même de Voltaire. Il collabore à cette époque à l'*Encyclopédie* avec deux articles : *l'économie politique* qui contient déjà certaines idées essentielles de ce qui va être son système philosophique ; l'autre sur la *musique*. Comme tous les philosophes avec lesquels il constitue ce qui est considéré par leurs détracteurs comme une coalition de séditeux et d'ennemis de la royauté et de la religion, il subit les quolibets et est tourné en dérision, par exemple dans *la Comédie des philosophes* de Palissot. Même son point de vue sur l'importance accordée à la raison est encore ambivalent. Cette dernière doit surtout aider à l'examen de soi, à la découverte de la vérité, non à la masquer. Il est encore et

¹ J.J. Rousseau, *Les Confessions*, tome II, Paris, Pocket, 1996, p.9

restera un grand raisonneur, maniant l'argumentation et la rhétorique et qui arrive à convaincre et à séduire, par exemple le jury du concours de Dijon.

3.2. L'élaboration d'un système à l'opposé de l'idéal des Lumières

Les divergences entre les conceptions du parti des philosophes et Rousseau apparaissent en filigrane dans l'article : *Le philosophe de l'Encyclopédie* où Dumarsais en allusion à Rousseau, adepte de la solitude et de l'état de nature, dit que « l'homme n'est pas un monstre qui ne doit vivre que dans les abîmes de la mer ou au fond des forêts (...). Ses besoins et le bien être l'engagent à vivre en société. Ainsi la raison exige de lui qu'il étudie et qu'il travaille à acquérir les qualités sociables »¹. Ces allusions à peine voilées dénoncent les principes du système de Rousseau ébauchés dans *Le Discours sur les sciences et les arts*. Pour Rousseau, le rejet de la philosophie des lumières commence par la remise en question des pouvoirs de la raison comme un instrument infaillible de découverte de la vérité et de la connaissance. Elle est pour lui un guide trompeur, insuffisant, incertain aveuglant ; sinon comment expliquer, dit-il, « qu'il y ait des athées dans un siècle aussi éclairé que le nôtre ? C'est que les yeux se ferment, que le cœur se resserre (...). Il n'y a pas cependant sur la terre de peuple que le simple spectacle de la nature n'ait pénétré du sentiment de la divinité » ; d'où son panthéisme, religion naturelle, révélation de Dieu à travers le miracle de ses créatures. Il pense alors que le plus « digne usage de ma raison est de m'incliner devant toi (Dieu) ». Ce guide des philosophes est supplanté dans le système de Rousseau par le cœur. Dans l'incipit des *Confessions*, il expose ce qui peut être considéré comme son cogito : « Je sens mon cœur et je connais les hommes » ; la connaissance, le savoir émanent du cœur, non de la raison. Ailleurs, il écrit encore : « ce cœur sensible est le lieu

¹ A. Lagarde et L. Michard, *18^{ème} siècle*, op.cit, p.239

du vrai ». Ce savoir est authentique et sincère et s'oppose au mensonge construit, fabriqué des philosophes. A Voltaire, il envoie un exemplaire du *Discours* avec cette note: « l'ami de la vérité qui parle à un philosophe ». Dans son défi lancé à ses semblables devant le souverain juge, il s'écrit : « Que chacun découvre à son tour son cœur au pied de ton trône avec la même sincérité, et puis qu'un seul te dise, s'il l'ose, *je fus meilleur que cet homme-là* »¹.

Dès lors, il édifiera un système de pensée basé sur « l'homme de nature » opposé à « l'homme de société et de la culture ». *Le Discours sur les sciences et les arts* (1750) dénonce l'illusion de l'adoucissement des mœurs car loin de faire le bonheur, les sciences et les arts corrompent l'homme ; ils sont la source de son aliénation et de son malheur. Il complète cette condamnation par sa réponse à l'article *Genève* de *l'Encyclopédie* (1757) dans lequel D'Alembert, sur instigation de Voltaire, fait l'éloge du théâtre et déplore que Genève soit dépourvu de ce moyen, qui à travers la tragédie et la comédie, donne des leçons de vertu, de raison et de bienséances. Rousseau soutient, au contraire, qu'il cultive l'immoralité, la dépravation. La rupture est alors complète avec « Voltaire, admirateur du théâtre et les philosophes, chantres de la civilisation ».

Aux philosophes, défenseurs du progrès économiques et social, il oppose dans *Le Discours sur les origines et les fondements de l'inégalité parmi les hommes* (1754), la situation de l'homme de nature, bon, juste, heureux, en montrant que c'est l'avènement de la propriété qui a introduit l'inégalité et l'injustice et conduit à des pouvoirs illégitimes : « le premier ayant enclos un terrain s'avisa de dire ceci est à moi, et trouva des gens assez simples pour le croire, fut le vrai fondateur de la société civile. Que de crimes, de guerres, de meurtres, que de misères et d'horreurs n'eût point épargnés au genre

¹ J.J.Rousseau, *Les Confessions*, tome I, op.cit, p.34

humain celui qui arrachant les pieux ou comblant le fossé eut crié à ses semblables : « Gardez-vous d'écouter cet imposteur, vous êtes perdus si vous oubliez que les fruits sont à tous et que la terre n'est à personne » . Pour organiser la nouvelle société et remédier à l'inégalité régnante, Rousseau théorise dans le *Contrat social* (1762) un système véritablement de liberté, de démocratie et d'égalité.

Il n'y a pas jusqu'au système éducatif qui n'ait requis de sa part une réforme en adéquation avec la nature et préservant la liberté. Il condamne d'abord le système pédagogique fondé sur l'autorité, la contrainte et la transmission de savoirs qui, loin de favoriser le plein épanouissement de l'enfant, l'asservissent, « en le dressant selon des normes préétablies ». Il prône dans *L'Emile ou l'éducation* (1762), une éducation centrée sur le « projet de laisser être, de laisser se développer la vérité sans intervention dogmatique de l'éducateur ». Seule cette éducation basée sur le développement naturel, sur l'observation et l'expérience peut développer convenablement la sensibilité et la raison de l'enfant et lui permettre d'acquérir les valeurs citoyennes et la révélation de la divinité.

3.3. La persécution

Les prises de position tranchées et les réformes audacieuses prises par Rousseau, dans le domaine philosophique, culturel, pédagogique, social, politique, religieux et écologique ont suscité les réactions vives des philosophes, en particulier Voltaire, devenu l'ennemi éternel, surtout après la polémique autour de la question de la providence. L'acharnement de Voltaire est cruel car il poursuivra Rousseau dans toutes ses retraites : Genève, Prusse, Angleterre. C'est lui qui amène les Genevois, par son pamphlet anonyme : *Le serment des citoyens* (1764), où il dénonce : « ce mauvais père et mauvais citoyen ». Les autorités politiques sont plus expéditives : *L'Emile* est condamné et son auteur déclaré « de prise de corps ». Aussi les livres de Rousseau

sont-ils brûlés, son arrestation est imminente ; il écrit à ce propos dans *Les Confessions* : « un cri de malédiction s'éleva contre moi dans toute l'Europe avec une fureur qui n'eût jamais d'exemple (...). En cherchant vainement la cause de cette animosité, je fus prêt à croire que tout le monde était devenu fou ». Cette exclusion concertée exacerbe le sentiment de solitude « Me voici seul sur la terre n'ayant plus de frère, de prochain, d'ami, de société que moi-même. Le plus sociable et le plus aimant des hommes en a été proscrit par un accord unanime » (*les rêveries*). L'errance du fugitif s'accompagne d'un sentiment de persécution en partie justifié : sa maison est lapidée par une foule en colère ; il est renversé par un chien apparemment dressé pour cela, beaucoup de signes de ce complot universel dont l'idée alimente les délires et fantasmes de persécution de Rousseau au bord de la névrose. Seul semble tempérer cette paranoïa, le lyrisme des dernières œuvres, *Les Confessions* (1788) où envahi par le sentiment de culpabilité, il tente de se justifier devant les hommes et devant Dieu, alléguant que ce livre, qui fait la somme de sa vie, est la preuve de sa sincérité, de son innocence et de sa valeur. Il y lancera son célèbre défi, dans un dernier sursaut de narcissisme : « Que chacun découvre, à son tour son cœur, avec la même sincérité, et puis qu'un seul te dise, s'il l'ose, je fus meilleur que cet homme-là ».

A l'homme inégalable, une œuvre inimitable : le genre autobiographique qu'il inaugure (par *les Confessions*) est pour lui un projet sans pareil : « Je forme une entreprise qui n'eût jamais d'exemples et dont l'exécution n'aura point d'imitateur. Je veux montrer à mes semblables un homme dans toute la vérité de la nature ; et cet homme ce sera moi »¹.

¹ J.J.Rousseau, Idem ; p.33

CONCLUSION

Aucun siècle n'aura vu se réaliser cette fructueuse rencontre entre la philosophie, la politique et la littérature, cette oscillation entre le rationalisme pur et la libération de la fantaisie, de l'imagination et de la sensibilité. Beaucoup se représentent le XVIII^{ème} siècle comme la période du triomphe de l'esprit cartésien et de la philosophie des lumières pourfendant les préjugés métaphysiques ; on oublie qu'il fut aussi le moment d'une flambée lyrique et poétique avec Jean Jacques Rousseau et André Chénier. Ce qui lui donne son unité, c'est certainement l'approfondissement de l'esprit critique dont les premières cibles sont les abus et les injustices sociales. Les philosophes seront alors les pionniers de la révolution de 1789, et le siècle aura posé ainsi les bases de la pensée moderne, défini les droits inaliénables de l'homme, la liberté étant, comme le rappelle Diderot, son crédo.

Bibliographies

- 1) Hersh, Jeanne *L'étonnement philosophique*, Paris, Gallimard, 1993,
- 2) *Les Intellectuels, la pensée anticipatrice*, Textes réunis par Biegalski, Christian, U.G.E, 1978
- 3) Lagarde, André et Michard, Laurent, *18^{ème} siècle*, Paris, Bordas
- 4) Montesquieu, *Les Lettres Persanes*, 1721
- 5) J.J.Rousseau, *Les Confessions*, tome I,
- 6) J.J.Rousseau, *Les Confessions*, tome II, Paris, Pocket, 1996
- 7) Rousseau, Jean Jacques, *Le Discours sur les sciences et les arts*, 1750
- 8) J.J.Rousseau, *Les rêveries du promeneur solitaire*, Paris, Gallimard, 1972
- 9) Voltaire, *Le dictionnaire philosophique portatif ou la raison par alphabet*, Paris, Flammarion, 1964